

TRUILLLOTTE.—Un faux frère ; un renégat de la libre pensée, un étudiant en médecine qui professait autrefois, comme nous, le plus pur athéisme. La société de la "Pipe Culottée" trop confiante, hélas ! l'avait envoyé à Pont-aux-Choux pour y prêcher contre Dieu et en faveur du singe.

NICAISE (*surpris*).—Du singe ?

TRUILLLOTTE.—Oui, du singe ! Qu'as-tu donc à faire l'étonné ? Ne sais-tu pas que, depuis le jour où l'on a supprimé Dieu, il a fallu chercher une explication nouvelle au problème de l'origine humaine ? Et cette explication, c'est le singe. Nous avons décidé de l'adopter pour père.

NICAISE.—Quoi ! vous avez imaginé de descendre des singes ?

TRUILLLOTTE.—Oui, c'est un bon tour à jouer aux dévots.

NICAISE.—Alors, Jocko, ce grand singe qui est venu de Paris avec moi, serait mon cousin ?

TRUILLLOTTE.—Oui, et si je l'ai fait venir, c'est pour le transformer en homme.

NICAISE.—Vous pensez y réussir ?

TRUILLLOTTE.—Je l'espère ; que dis-je ? j'en suis sûr ; et ma certitude est fondée sur les indications scientifiques les plus positives. Car, si les singes ont pu autrefois se transformer en hommes, ils le peuvent encore aujourd'hui.

NICAISE.—Oui ; mais avec le temps,..... à la longue !

TRUILLLOTTE.—C'est en effet ce que dit Darwin ; seulement on lui a répondu avec raison que la longueur du temps n'y faisait rien, puisque les animaux n'ont pas changé depuis trois mille ans. Donc si la transformation n'est pas une affaire de temps, j'espère transformer Jocko en quelques..... Mais revenons à Coquemard : à peine arrivé ici, il fait une première conférence contre Dieu ; mais il se met à avoir des scrupules ; il a même la sottise d'exposer ses scrupules à un vieux savant, le capitaine Marcel, cet ingénieur qui dirige la grande usine de la ville. Or, ce personnage est un odieux cléricale ; on le dit savant parcequ'il a été à l'école polytechnique, et qu'il est membre correspondant de l'Institut ; mais il est impossible, puisqu'il est dévot.

NICAISE.—Bien sûr ; l'Institut est très arriérée en fait de science.

TRUILLLOTTE.—Sous l'influence de ce faux savant, voilà Coquemard qui passe armes et bagages dans le camp ennemi, qui renie le singe pour le bon Dieu.

NICAISE.—C'est une apostasie qui mériterait un châtiment exemplaire...

TRUILLLOTTE (*interrompant*).—Que j'espère bien lui donner un jour. Mais nous ne sommes pas au bout de l'histoire. Je crois vraiment que ce Coquemard est sorcier et qu'il a jeté un sort à tous les libres penseurs de Pont-aux-Choux ! Nous étions ici quatre athées : moi, d'abord, le perruquier Tamerlan, Arquebuse le limonadier, et la fleur des libres penseuses, Mlle Héloïse..... son héritière, qui, depuis..... Mais alors elle n'était ni dévote, ni bégueule.

— La suite au prochain numéro. —

LE CRIME ET SON CHATIMENT

[Voir à partir du n° 1.]

DEUXIÈME PARTIE

LA LUTTE POUR LA VIE

IV

Paul ne fut pas longtemps sans mettre à exécution le projet qu'il avait formé.

Deux mois après l'entretien qu'il avait eu avec sa mère, il était à la tête d'un cabinet d'avocat consultant, pourvu d'une excellente clientèle ; il s'installa rue de Rivoli et déménagea dans un spacieux et commode appartement, au quatrième étage, prenant pour le jardin des Tuileries, tous les bibelots qui ornaient son petit entresol du boulevard Maiesherbes.

Georges de Vaubertin vint le voir quelques jours après son installation.

—Maintenant,—dit-il, que te voilà en route pour la fortune,—laquelle ne peut manquer de venir,—je reviens à mon idée : marie-toi.

—Je n'aime personne... tu le sais...

—Patience...

La première fièvre du travail empêcha Paul d'y songer, jusqu'au jour où le hasard des relations le conduisit dans une soirée, chez madame Fargeas de Montfaure, la femme du banquier-député : il y fut vivement ému par la vue d'une jeune fille, Adrienne, fille du marquis Terracini, mort deux ans auparavant.

Adrienne était reine de Paris, en ce moment-là, et nulle ne pouvait rivaliser avec elle en étrangeté séduisante.

Son teint était d'une pâleur mate, elle avait des cheveux couleur de bronze, avec des reflets d'or rouge, des yeux noirs, au regard profond, languissant et velouté.

Elle était grande, élégante, portait haut sa tête fine aux lèvres un peu dédaigneuses, ce qui faisait croire qu'elle était dure et impérieuse, gâtée par sa beauté souveraine et méprisant les autres.

On se trompait, pourtant. Elle était bonne, douce et modeste.

Paul, après l'avoir vue, en devint follement épris, et se fit présenter par Georges partout où il eut chance de la rencontrer.

Il avait interrogé Vaubertin sur la jeune fille.

Celui-ci connaissait les tenants et aboutissants de toutes les personnes qu'il fréquentait.

Il n'eut pas de peine à renseigner son ami.

—Tu n'as pas mauvais goût. Elle est jolie. Le marquis Terracini est d'une vieille famille napolitaine. Il était pauvre et on l'a soupçonné d'avoir épousé sa femme un peu par spéculation. C'était son affaire. Il est mort. La mère est française, originaire de la Bourgogne, je crois... où le père possédait les forges importantes connues de toutes la France, les forges de Chalambot. Grosse fortune, comme tu vois. Du reste, je puis te con-